

Remarques sur la structuration sémiotique des locutions familières¹

L'étude des locutions familières se situe au confluent de deux problématiques : l'une sur les locutions, l'autre sur le registre familial. Si le domaine des locutions fait l'objet de recherches (pour des références récentes : Martins-Baltar 1995, Fiala, Lafon, Piguët 1997, Mejri 1994, 1997, Gross G. 1996, Gross M. 1988a et b), l'attention porte davantage sur la détermination du mode de signification des séquences et de leur degré de figement que sur l'incidence de ce dernier sur leur forme matérielle, leur dimensionnalité. Pareillement, les études sur les spécificités du registre familial restent marginales et massivement cantonnées dans une perspective sociolinguistique.

Nous proposerons donc ici un triple questionnement. D'abord sur la forme même des locutions familières : leur lemme. Nous remarquerons que ce lemme ressortit non pas tant du figement *stricto sensu*, que massivement de la variation. Celui-ci, loin d'être une séquence fossilisée peut se comprendre comme un jeu de place débouchant éventuellement non pas sur une fossilisation du signifiant, mais une structure de chaînage sémantique diversement instanciable.

Dans un second temps nous poserons la question de la structuration sémiotique du signifié des locutions. Nous nous démarquerons des travaux sur le degré de figement en envisageant le signifié des locutions familières comme un hybride, en tous points analogue à celui du lexique morphologiquement construit. Toutefois sa fonctionnalité est de dépasser la simple dénotation.

Enfin, nous questionnerons l'interaction entre le registre familial et son antagoniste standard. Usuellement, le registre familial est perçu comme une variante (facultative) du standard. Nous verrons que les locutions familières, loin d'être de simples variantes stylistiques, posent la question de la complétude du registre standard, mais aussi celle de la synonymie lexicale. Reflet inversé, le familial, à travers ses locutions, s'affirme comme un système complémentaire dont la fonction est entre autre de rémunérer les lacunes du registre standard.

Le corpus est constitué de locutions repérées à la lettre C du Petit Robert (1993, 1995).

1. La lemmatisation : identification formelle de la locution²

1.1. les présupposés de l'enregistrement lexicographique

L'enregistrement lexicographique des locutions demanderait une étude à lui seul (cf. entre autres Dubois et Dubois 1971, Rey-Debove 1971). Pour le présent travail nous nous en tiendrons à des considérations qui intéressent directement le domaine familial. Le modèle de lemmatisation adopté traditionnellement par le dictionnaire est la forme SN (*une vieille carne*) ou SV (*manger comme un cochon*). Parfois on rencontre une contextualisation de forme phrastique (*il a la comprenette un peu dure*) lorsque la locution n'est pas signalée en tant que telle par l'ouvrage. Le problème qui se pose ici est double : celui de la reconnaissance (par le dictionnaire, et *a fortiori* par le lecteur) de la locution, et celui de sa fixation formelle comme unité de la langue. En effet le dictionnaire procède de manière équivoque : soit il traite la locution comme telle, et alors il la lemmatise et la définit :

¹ Publié dans les Actes du Colloque Premières Rencontres Méditerranéennes "Le figement lexical"

² Les considérations contenues dans ce chapitre concernent également, mais dans une proportion variable, les locutions standard.

CHAMPIGNON [...] *Fam.* (1934). Pédale d'accélérateur (à l'origine, tige surmontée d'un chapeau). *Appuyer sur le champignon* : accélérer.

soit il la traite comme exemple de définition, et alors sa lemmatisation n'est pas systématique :

COMPRENETTE [...] *Fam.* Faculté de comprendre. **V. Compréhension.** *Il a la comprenette un peu dure.*

Cette dernière procédure a pour présupposé que la séquence concernée n'est pas considérée comme une locution³. Autre inconvénient, pour le lecteur qui l'aurait tout de même identifiée, elle n'est pas supposée disposer d'un lemme, donc n'être qu'une simple manifestation discursive en tout point analogue à une phrase figée (V. *infra*) ou à une simple collocation de langue. Par ailleurs l'absence de définition implique que sa signification est transparente et que si figement il y a celui-ci ne peut en tout état de cause que concerner la forme de la séquence ou sa syntagmatique.

La distinction entre forme et syntagmatique mérite d'être signalée. Lorsque la locution est traitée en tant que telle, le dictionnaire la lemmatise. Il induit que la forme lexicale de la locution est figée, c'est-à-dire que dans l'ordre des constituants représenté tel item doit *nécessairement* apparaître dans l'environnement de tel autre :

CAISSE [...] *Pop.* Poitrine. *Partir de la caisse* : être tuberculeux.

En revanche si la locution n'apparaît que dissimulée en exemple, le lexicographe induit que les positions sémantiques dans la séquence peuvent être diversement instanciées sur le plan lexical :

CIGARE [...] *Pop.* Tête. *Prendre un coup sur le cigare.*

En effet, ici comme dans *il a la comprenette un peu dure*, des variables sont admissibles :

- 1. recevoir, donner un coup sur le cigare, le citron, la citrouille, la cafetière, le cassis...
- 2. il a la comprenette (un peu) difficile

Tel partage entre les modes de traitement serait pertinent s'il était constant. Ce n'est pas le cas, comme le démontre :

CURÉ [...] *Bouffer du curé* : être anticlérical.

pour laquelle existe de nombreuses variantes, qui ne concernent pas nécessairement les curés.

Les différences de traitement rencontrées tendent à démontrer que la locution, et plus particulièrement la locution familière, est une catégorie mineure pour le lexicographe, du moins dans les dictionnaires de langue ou encyclopédiques en un volume⁴. Les ouvrages ne font ainsi que suivre scrupuleusement le présupposé qui fonde leur sémiotique : le fait lexical ne concerne que le mot, et plus particulièrement le mot graphique.

12. La lemmatisation des locutions familières : un chaînage flou

L'enregistrement lexicographique tient relativement compte du degré de figement des locutions. De ce fait il pose implicitement la question de leur lemmatisation. Si le lemme d'un item est une forme neutralisée, parfois la forme minimum d'un paradigme flexionnel (*chien* par rapport à *chienne*, *chiens*, *chiennes*), ou la forme non fléchie d'un verbe (l'infinitif), quelles informations la lemmatisation d'une locution doit-elle contenir pour considérer sa forme comme neutralisée ?

³ Ici se pose la question cruciale de l'homonymie des concepts entre la lexicologie et la lexicographie. Le dictionnaire n'explicitant pas ses procédures de découverte en référence à des choix théoriques, l'empirie prévaut généralement. La conséquence en est une hétérogénéité de traitement entre les deux domaines pour le même objet. Cette cacophonie ne se limite pas à la locution.

⁴ Ceci est vrai pour le Petit Larousse (dictionnaire encyclopédique), dont l'enregistrement est très lacunaire, mais également pour le Petit Robert (dictionnaire de langue), beaucoup plus complet que le précédent, mais dont la microstructure tend massivement à fondre les locutions dans les collocations ou les phrases figées. Paradoxalement, c'est le Grand Larousse Universel (dictionnaire encyclopédique en 15 volumes), qui propose le listage le plus structuré et le plus complet de ce type de matériel linguistique.

On peut retenir deux types d'informations, les unes externes, les autres internes. Les informations externes concernent le régime syntaxique de la locution et l'interposition d'éléments occurrenceiels. Concernant le régime syntaxique si l'on observe les séquences suivantes :

- 3. être dans le caca
- 4. traîner une casserole
- 5. parler chiffons
- 6. être un cataplasme
- 7. avoir le casque
- 8. tenir le coup

hormis 8, qui admet un sujet indifférencié, l'interprétation des autres comme locutions n'est possible que si 3 et 4 ont pour sujet un N marqué [+hum], 5 un sujet [+femme], 6 un sujet [+plat cuisiné], 7 un sujet non marqué pour un humain susceptible de porter un casque (motard, soldat, pompier...). Cette condition, si elle est nécessaire, n'est pas pour autant suffisante car elle ne bloque pas, bien qu'elle la rende peu probable, une lecture compositionnelle de 3, 4, 5, 6 et 7 pour peu que les SV réfèrent à un contexte approprié. En tout état de cause le lemme d'une locution, surtout si elle a la forme SV, doit spécifier le marquage du sujet.

Autre type d'informations, celles relatives à la complémentation. Les séquences suivantes sont lemmatisées telles quelles dans le Petit Robert :

- 9. faire un brin de causette
- 10. se faire traiter de charogne
- 11. casser les pieds
- 12. en avoir sa claque

Elles peuvent impliquer un complément (13, 14) ou l'exiger (15, 16) :

- 13. faire un brin de causette (avec qqn)
- 14. se faire traiter de charogne (par qqn)
- 15. casser les pieds (à qqn)
- 16. en avoir sa claque (de qqn, de qqch)

Ce complément, dont la réalisation effective dépend du contexte locutoire est irrégulièrement indiqué par les dictionnaires. Ainsi, *casser les pieds*, est suivi dans le Petit Robert de *casser les couilles (à qqn)*. Ce type d'information, joint à celles sur le sujet marque entre autres la dimensionnalité de la locution. Cette question n'est pas triviale, surtout concernant les SV. La valence verbale est traditionnellement escamotée dès qu'elle ressortit au syntagmatique et non au figement. Si la chose n'est pas lourde de conséquences pour 9 et 10 qui en discours seraient actualisables par un emploi absolu (17, 18) ou complétement (19, 20) :

- 17. Marie et Nicolas ont fait un brin de causette
- 18. je me suis fait traiter de charogne
- 19. Marie a fait un brin de causette avec Nicolas
- 20. je me suis fait traiter de charogne par Paul

en revanche, 11 et 12 ne s'actualisent pas sans complément :

- 21. il me casse les pieds / il casse les pieds de sa soeur
- 22. (de) Paul, j'en ai ma claque / j'en ai ma claque de Paul

Ces informations ne sont qu'irrégulièrement prises en compte parce qu'elles ne semblent davantage relever de la syntagmatique des énoncés et de la valence verbale, que de la locution comme structure de figement. À la fois dans et hors de la locution, elles constituent le fondu par lequel celle-ci se termine en s'amenuisant. Si l'on peut lemmatiquement assigner une origine gauche à la structure formelle de la locution (le verbe, le pronom réfléchi), il semble plus aléatoire de déterminer son extrémité droite quand celle-ci se termine par un Sprep contenant *quelqu'un* ou *quelque chose*. Du fait de leur appartenance à la valence du verbe, ces informations font partie intégrante de la locution. Elles doivent donc figurer dans le lemme.

- Dernier type d'information, l'interposition ou l'ajout d'un modifieur :

- 23. **être** (complètement, totalement, vraiment, bien) **dans** (le, un beau, un sacré) **caca** (complet, jusqu'au cou)
- 24. **traîner une** (vraie, sacrée, superbe) **casserole**
- 25. (ne) **parler** (à longueur de temps, toute la journée) (que) **chiffons** (à longueur de temps...)
- 26. **être un** (vrai, sacré, authentique) **cataplasme**
- 27. **avoir** (le, un sacré, vrai) **casque**
- 28. (bien) **tenir le coup** (longtemps)
- 29. **manger les pissenlits par la racine** (depuis 10 ans)

Sur le plan de la lemmatisation, la modification d'une locution marque la présence de points de fuite de la forme signifiante, d'échappées contextuelles (à la fois syntagmatiques et situationnelles). Deux cas de figures se présentent : la séquence est rompue (23, 24, 25, 26, 27, 28⁵), ou non (29). Le figement n'est pas tant à comprendre comme une linéarisation de la forme (impliquant ainsi une structure continue), que comme une rigidification de celle-ci qui admet, pour certaines séquences, de s'opérer dans la discontinuité. Ces points de fuite brisent le continu signifiant en créant des lieux interstitiels. Pour le lemme, ils représentent des points de faiblesse (ou de densité moindre) de la forme. Ceci implique que ce lemme, contrairement à ce que l'on peut observer pour les unités (mono)lexicales ou les phrases figées, est une structure à densité variable.

Ici encore, une lemmatisation des locutions devrait indiquer non pas les modalisations possibles, mais les points de rupture de la séquence comme autant de lieux d'instanciation de l'hétérogène. Le lemme d'une locution peut être soit une forme pleine (29) soit un entour de modalisation (23, 24, 25, 26, 27, 28). Dans ce cas il est à penser comme une suite de segments articulés. Par cette expression, nous entendons des portions de syntagmes, correspondant ou non à un découpage en constituants, mises bout à bout. Pour 24 et 28 on obtiendra p.ex. la structure :

- 30. traîner une W casserole
- 31. tenir W le coup

où W symbolise un point de rupture susceptible d'accueillir une modalisation.

Les informations internes concernent la structuration lexicale des locutions et notamment la variation enregistrable sur certaines positions, principalement : les temps, les pronoms (réfléchis), les items lexicaux.

Les locutions n'admettent une conjugaison étendue à l'indicatif que dans une minorité de cas. Ainsi le V de :

- 32. appuyer sur le champignon
- 33. ne pas avoir un poil sur le caillou
- 34. en rester sur le cul
- 35. ne plus tenir sur ses cannes
- 36. avoir un coeur d'artichaut

se conjuguent à tous les temps de l'indicatif pour 32, aux présent, futur, imparfait pour 33 et 35, qui admettent difficilement le passé composé. En revanche 34 se rencontre plutôt à ce dernier temps. 36 semble rejeter le futur et s'accommoder assez mal du passé composé.

Le pronom réfléchi se décline en fonction de la conjugaison :

- 37. se la couler douce
- 38. se crêper le chignon

Dans 38 le pronom *se* n'est pas un constituant lexical du lemme. Il ne représente que la neutralisation d'un paradigme de variables (*me, te, se...*), à l'instar de *quelqu'un* ou *quelque chose* (voir supra). En

⁵ Actualisée 28 donne *il tient bien le coup*

revanche *se* dans 38 est un constituant lexical du lemme, sa forme est celle qui sera instanciée dans l'interlocution.

La variation des items lexicaux fournit l'indice de figement des séquences et leur propension à constituer une locution ou un syntagme libre. Ainsi le SV :

- 39. attraper la crève

est traité comme locution par le dictionnaire. Il est vrai que la séquence en elle-même résiste à une interprétation compositionnelle du fait de l'apparition de *crève* en complément d'*attraper*. Toutefois le SN *la crève* peut être l'argument de tous (ou presque) les verbes susceptibles de se construire avec *rhume* et *grippe* : *attraper, prendre, choper, soigner, avoir, guérir, donner la fièvre...* Dans ce cas, on ne dira pas, contrairement au dictionnaire, qu'il existe une locution *attraper la crève*, mais que *crève* possède un emploi [+maladie] qui le rend disponible pour occuper la position syntaxique de *rhume, maladie, grippe...* dans un syntagme libre.

Si *mourir de faim* peut être analysé comme une construction de *mourir de* au sens de "être très affecté par"⁶, et si *crever de faim* peut en être considéré comme variante familière intensive, en revanche *crever la dalle* sera considéré comme une locution dans la mesure où le N dans son interprétation "faim", ne se rencontre que construit avec *avoir* et *crever*. *Avoir la dalle* et *crever la dalle* seraient deux locutions variantes respectivement de la locution à verbe support *avoir faim* et de la construction verbale *crever de + faim*.

Avoir la dalle et *crever la dalle* sont également deux variantes intensives. Dans ce cas la question qui se pose est : a-t-on une seule locution à deux variantes ou bien deux locutions variantes ? Du fait que deux lemmes existent, on peut en conclure qu'il y a deux locutions. Toutefois la différence entre elles est de l'ordre du degré d'intensité et l'on peut argumenter qu'elles constituent deux formulations déclinées d'une donnée commune. Dans ce cas, une première approximation du lemme serait :

SN [+ani]	avoir	W	(la) dalle	W
	crever			

Crever manifestant un degré d'intensité par rapport à *avoir*, on pourrait reformuler le lemme par :

SN [+ani]	AVOIR	W	(la) dalle	W
	- avoir			
	- crever			

où *AVOIR* représente une abstraction sur la base des données communes aux deux verbes, *avoir* et *crever* représentant le paradigme des items qui instancient effectivement la notion *AVOIR*.

Avec *être sale, gros, gras comme un cochon* (lemmatisation du Petit Robert) la variation côtoie une hétérogénéité sémantique (*gros, gras* vs *sale*). Dans ce cas, le lemme aura la forme :

SN [+ani]	être	GROS	comme un cochon
		- gros	
		- gras	
		SALE	
		SAOUL	

⁶ Le V admet entre autres comme complément dans cette construction : *faim, soif, chaleur, tristesse, chagrin, peur, honte, ennui, désir (de), envie (de)*

Recevoir un coup sur la cafetière (lemmatisation du Petit Robert à *cafetière*) propose une configuration différente. Cette expression comporte de multiples variantes, dont une est donnée par le dictionnaire à *cigare* : *recevoir un coup sur le cigare*. De fait on rencontre trente six formules différentes :

- 40. (prendre, recevoir, donner, mettre) un coup sur (la, le) (cafetière, carafe, citron, citrouille, coloquinte, ciboulot, cigare, carafon, caillou) (à qqn)

On peut établir le lemme comme suit :

SN [±animé]	DONNER - donner - mettre	à N [+hum]	un	W	coup	W	sur	LE - le - la	TÊTE - cafetière - carafe - citron - citrouille - coloquinte - ciboulot - cigare - carafon - caillou
SN [+animé]	RECEVOIR - recevoir - prendre	[NÉANT]							

Certaines configurations présentent une asymétrie, par exemple *tomber sur le cul* et *pédaler dans la choucroute*. La première admet pour variantes :

- 41. [(en) tomber, (en) être, (en) rester] sur le cul

et la seconde :

- 42. pédaler dans (la, le) (choucroute, semoule, yaourt)

Le paradigme de 42 présente une homogénéité apparente au niveau générique, dans la mesure où les N sont caractérisés par le trait [+mets]. Toutefois, tous les N [+mets] ne sont pas susceptibles d'intégrer ce paradigme (p.ex. *purée*, qui ferait un bon candidat, n'y apparaît pas). De plus ceux qui y sont représentés appartiennent à des sous-genres trop distincts pour être subsumés par une seule étiquette notionnelle⁷. Dans ce cas, la position du N dans le chaînage n'aura pas de couverture. Le lemme s'établira comme suit :

SN [+hum]	pédaler	W	dans	LE - la - le	choucroute semoule yaourt
-----------	---------	---	------	--------------------	---------------------------------

Pour 41 la configuration laisse apparaître une homogénéité sémantique partielle dans les verbes, entre *rester* et *être*, *tomber* étant exclu. De plus un élément est facultatif, le pronom *en*. On propose donc de lemmatiser par :

SN [+hum]	(en)	ÊTRE - être - rester tomber	W	sur	LE - le - les	FESSE - fesses - cul
-----------	------	--	---	-----	---------------------	----------------------------

en faisant figurer l'idiosyncrasie (*tomber*) derrière la régularité (*être*, *rester*).

Trois remarques s'imposent :

⁷ Ils sont regroupés par la propriété [+massif]

- le lemme d'une locution familière ne s'inscrit pas systématiquement dans la linéarité. Le figement qui le négocie se déploie dans une spatialisation, qui pour une même locution, implique l'existence de plusieurs chemins de réalisation. Il résulte de cette représentation stratifiée que la locution concernée ne possède pas un lemme, mais une structure lemmatique, un schéma de réalisation. Le corollaire de ce fait est que dans l'interlocution ne sera réalisée qu'une variante de ce schéma lemmatique
- le lemme, que la locution admette des variables, comme *tomber sur le cul*, ou qu'elle soit rigide, comme *manger les pissenlits par la racine*, est un jeu de places, un chaînage dont les cases sont plus ou moins verrouillables, mais dont l'instanciation par n'importe quel item n'est jamais libre (à la différence du syntagme phrastique)
- les cases de ce schéma peuvent être notionnellement régulées. C'est dire que le chaînage, loin d'être une succession de formes est avant tout une structure sémantique. Une case peut indexer une seule unité, comme dans *manger les pissenlits par la racine*, qui correspond au formant lexical de la notion instanciée (p.ex. pissenlits). Une case peut également subsumer une pluralité d'unités, regroupables ou non sous une même étiquette. Si elles sont regroupables elles constituent autant de variables d'instanciation de la notion, par jeu de dénomination ou de métaphore. Si elles ne sont pas regroupables deux cas de figures se présentent : soit on peut les regrouper quand même, mais sous un étiquetage fonctionnel (le trait [+massif] pour *choucroute*, *semoule* et *yaourt*), soit on a affaire à un phénomène d'idiosyncrasie (*tomber* vs *être*, *rester*).

2. La structuration sémantique des locutions familières : l'hybridation

21. l'hybridation du signifié : la signification et le sens

La conception du chaînage que nous avons défendue va à l'encontre des présupposés du figement dans la mesure où elle repose sur l'hypothèse d'une compositionnalité du sens. Celle-ci ne serait pas à penser comme un degré faible de figement (une partie de la locution étant compositionnelle, l'autre non⁸), mais comme une donnée structurelle inhérente à toute locution⁹.

D'une manière générale les locutions admettent deux types d'interprétation :

- une interprétation codée, qui correspond à un degré de figement élevé :
 - 43. manger les pissenlits par la racine : "être mort"
 - 44. péter plus haut que son cul : "être prétentieux"
- une interprétation partiellement compositionnelle :
 - 45. recevoir un coup sur la cafetière : "recevoir un coup sur la tête"
 - 46. crever la dalle : "mourir, crever de faim"
 - 47. être sale comme un cochon : "être très sale"

Toutefois il ne leur est pas reconnu traditionnellement la capacité de posséder un double signifié, compositionnel d'une part et codé de l'autre. Si une lecture compositionnelle est envisagée ici, celle-ci ne ressortit en rien à la signification de l'unité et n'intervient pas dans sa fonction dénotative. La part qui lui est impartie relève de la connotation ou de l'évocation.

Les locutions familières relèvent simultanément du domaine polylexical et du domaine familier. À ce titre elles héritent des propriétés de chaque composante. Pour la première, un rapprochement s'impose avec la morphologie. Cette dernière admet qu'une même unité construite possède deux significations, l'une attestée, l'autre prédictible. Ainsi, il est possible de définir¹⁰ *mètreur* par :

- 48. personne qui mètre

⁸ Par exemple dans *rester sur le cul*, seul *rester* serait à interpréter dans sa valeur linguistique. Dans *tomber sur le cul*, la séquence complète serait verrouillée.

⁹ Dans *tomber sur le cul*, c'est la partie non compositionnelle de l'interprétation qui fait l'objet d'une variation paradigmatique

¹⁰ 48 est la définition proposée par le Petit Robert, 49 celle du Lexis

- 49. employé d'un architecte ou d'un entrepreneur, chargé de s'assurer de l'état d'avancement des travaux par la mesure des éléments réalisés

La signification attestée correspond à l'acception codée de l'unité (ici 49). Sa signification prédictible à son interprétation compositionnelle (ici 48). Ces deux interprétations sont localisées chacune dans un site spécifique de la signification. La signification attestée intègre un signifié dont la fonction est de référer, dénoter. La signification prédictible résulte de l'analyse des constituants du lexème. Sa relation avec la signification attestée est variable. Elle peut en être éloignée et dans ce cas là ne pas intervenir dans la fonction référentielle. Ainsi on peut reconnaître dans *farineux* le N *farine* et décomposer l'adjectif en "qui contient de la farine". La signification prédictible sera identique à la signification codée dans *un mélange farineux*. Toutefois cette analyse de l'adjectif ne permettra pas de décoder *une poire farineuse*. Dans ce dernier cas la signification prédictible est disjointe de la signification attestée, laquelle seule permet de référer et de catégoriser.

Nous avons démontré (Petit 1998b), que le vocabulaire familial présente une hybridation sémiotique fondamentale qui dédouble son signifié en une composante mémorielle et une composante référentielle. Ainsi *cafetière*, dans *recevoir un coup sur la cafetière*, signifie "tête", mais garde la trace mémorielle de son emploi "récipient dans lequel on prépare du café". Ces deux composantes du signifié coexistent de manière analogue avec ce que l'on peut remarquer pour le lexique construit.

Les locutions familières présentent donc une hybridation. Ainsi :

- 50. tomber sur le cul
- 51. manger les pissenlits par la racine

admettent un double mode de lecture. L'un, référentiel, est celui que les dictionnaires cherchent à décrire et qui légitime par ailleurs les analyses sur le figement, à savoir respectivement :

- 52. "être très étonné"
- 53. "être mort"

L'autre est fourni par la décomposition des séquences et induit que l'étonnement est une chute, que l'on se reçoit d'une certaine manière et qu'une partie précise de l'anatomie fonctionne comme centre de gravité de la réaction qui, de toutes manières, ne peut être intelligible que relativement à ce centre. La mort serait par ailleurs perçue relativement à une modification des comportements alimentaires.

Le signifié global permet de référer c'est-à-dire qu'il fournit les conditions d'une bonne intelligibilité et d'une bonne utilisation de la séquence. Ce signifié, de par sa fonction dénotative concerne la signification de la locution. Il résume le prédicat définitoire attendu en réponse à la question : que signifie la locution X ?

Le signifié analytique est hérité de la somme des signifiés indépendants de chacun des constituants de la locution. Il n'a pas pour fonction de permettre de référer, ni de dire ce que signifie la locution. En revanche il indique comment la locution signifie, quel tableau frégéen elle brosse du référent, quelle donation elle en fait. Le signifié compositionnel est celui par lequel la locution fait sens.

De la sorte, à la question de la synonymie entre locutions on peut apporter deux réponses contradictoires. On ne peut considérer comme synonymes :

- 54. passer l'arme à gauche
- 55. avaler son bulletin de naissance
- 56. casser sa pipe

que si l'on prend en compte le signifié référentiel. En revanche, si l'on se fonde sur le signifié mémoriel, compositionnel, on considérera que ces énoncés sont coréférentiels sans synonymie.

Quelle est alors la fonction de ce signifié mémoriel ? Est-ce un simple ornement de remotivation permettant éventuellement des allusions en société ? Non, il dispose d'une valeur linguistique, intégrée au figement. Une différence sémantique telle que celle repérable plus haut induit, pour chaque énoncé qui la réalise, une vision très différente du procès décrit. Le paradigme des locutions

familiales fournit donc autant de manières différentes d'envisager une même réalité, ici l'étonnement ou la mort. Le locuteur, lorsqu'il voudra référer se trouvera face à une bifurcation, soit s'orienter vers le standard, soit vers le familier. S'il réfère dans le registre standard, p.ex. avec *mourir*, il ne pourra que signifier, le verbe étant incapable par lui-même, comme le sont massivement les unités du standard, de véhiculer un tableau marqué, vectorialisé du référent. En revanche, s'il opte pour le familier, il pourra à la fois signifier et faire sens.

La locution familière, comme le nom familier, possède la particularité de joindre indissociablement la signification au sens, au point qu'elle est totalement inapte à simplement référer. L'alternative qui s'offre au locuteur est la suivante, faire sens ou non (premier noeud de la bifurcation, entre standard et familier). Ensuite, quel sens produire ? C'est en fonction du tableau qu'elle présentera que la locution sera retenue, compte tenu de la valeur de sens que le locuteur souhaitera exprimer, qu'il trouvera appropriée à la situation.

Le signifié mémoriel est donc un démarcateur entre locutions. C'est lui qui justifie le choix de telle séquence par le locuteur. Il est ce qui, dans le figement de la séquence, vient excéder la signification en permanence au point de la ramener à un arrière plan. Référer à l'aide d'une locution familière n'a de valeur qu'en fonction du signifié mémoriel convoqué. C'est le choix d'une exubérance du sens qui se donne dans la diffraction d'une hybridation. Le figement, dans ce type de locution spécifique, est nécessairement doublé par son autre, le compositionnel. Mais le figement régule. Il pointe cette exubérance pour ce qu'elle est, un sens non référentiel, gratuit linguistiquement, mais non locutoirement.

22. la familiarité des locutions

Une locution est familière si elle contient un item lexical marqué familier (*tomber sur le cul, choper la crève*). Elle peut l'être même si elle ne contient que des items standards (*arriver comme un chien dans un jeu de quilles, passer l'arme à gauche, manger les pissenlits par la racine, tomber sur les fesses*). La familiarité de la locution n'est donc pas nécessairement liée à l'identité de son matériau lexical.

Ici encore on peut invoquer le rôle du signifié mémoriel. Le tableau qu'il brosse est métaphorique (parfois métonymique) et opère des rapprochements hétérogénéisants. Ainsi dans :

- 57. recevoir un coup sur la cafetière

la tête est rapprochée d'un ustensile de cuisine. Avec :

- 58. casser son verre de montre
- 59. passer l'arme à gauche
- 60. être sale comme un cochon

la vie est associée à un objet usuel ou à un fusil, et l'homme à un animal.

La locution familière opère une recatégorisation du réel. Elle dit en quoi le même est autre, mais en en présentant une figuration irrespectueuse. L'homme est rapproché de l'animal (et de surcroît d'un cochon, en 60, animal qui fait l'objet d'une indexation culturelle négative). Les parties du corps sont référées par des noms d'ustensiles, d'objets manufacturés ordinaires (57), pareillement pour la vie (58). La locution est familière en ce qu'elle ne cherche pas à produire une vision neutre ou méliorante du réel. C'est précisément le signifié mémoriel qui accomplit cette fonction et fournit à la locution son indice de familiarité.

Si le tableau est l'essence même de la familiarité du fait de son orientation, il propose une appréciation du réel, et non une description. Cette appréciation se situe à plusieurs niveaux. D'abord dans la figuration elle-même. Les locutions familières, comme le vocabulaire familier, proposent une trivialisation du réel. En ceci, ils se démarquent du standard dont l'orientation est massivement descriptive. Là où le signe et la locution standard signifient, leurs homologues familiers font sens. Le

prédicat définitoire que recouvre la locution et le lexème familiers sont certes descriptifs (figement et métalangue de description - notamment lexicographique - obligent), mais comme nous l'avons vu ils sont débordés par un signifié figuratif, lequel subsume un prédicat appréciatif.

La locution familière peut porter une appréciation sur le référent autre que trivialisante. Si l'on compare :

- 61. avaler son bulletin de naissance
- 62. gros comme un cochon

la première ne qualifie pas un référent déviant, dégradé ou altéré, contrairement à la seconde. Toutes deux véhiculent une représentation trivialisante de leur référent, mais seule la seconde marque une appréciation qualitative sur celui-ci. La locution familière est le lieu de recensement de la déviance et de l'altération. En principe l'écart relevé entre le référent indexé par *gros comme un cochon* et *gros homme* n'est pas susceptible de catégorisation. Il appartient aux avatars de la référence que le langage prend en compte par voie de détermination syntaxique, mais pas par une procédure de lexicalisation ou son corollaire, le figement d'une locution. La locution familière fait passer du côté du virtuel (la langue, le lexique) ce qui en principe ressortit à l'actuel (à l'occurentiel et au discours).

En dépeignant la tête comme une cafetière, l'homme comme un cochon elle convertit l'altération du monde en altérité. D'une manière générale, la trivialisant du monde est facteur d'altérité dans la mesure où elle exprime ce en quoi le réel est autre que ce que le lexique et une vision naïve prévoient. Elle manifeste son altérité et justifie ainsi le refus par le locuteur d'une expression qui passerait seulement par les cadres de la convention standard.

Utiliser une locution familière (ou du vocabulaire familier), c'est renégocier la convention de communication au sens propre du terme, à savoir jouer sur la convention qui fonde la langue et aboutit à la lexicalisation des items. C'est opter pour une motivation du sens, retrouver un cratylisme, un accord que la convention standard évacue. De fait c'est pouvoir aussi, en tant que locuteur, se positionner, donner à sa voix un grain que la communication usuelle ne lui autorise pas. Trivialiser le réel, c'est se l'approprier en marquant qu'on le domine si bien, qu'il est si familier qu'on peut se permettre de le dénommer autrement c'est-à-dire utiliser une *formule codée* autre que celle qui lui est impartie dans la langue. Le signifié mémoriel est le vecteur de cette altérité représentée et du positionnement du locuteur, le figement la garantie que l'altérité est repérée comme une régularité (elle donne naissance à du lexical) et que le positionnement du locuteur est socialisé (être familier n'est pas être sauvage).

23. l'indexation du référent et la question de la synonymie

D'une manière générale les locutions familières peuvent recevoir deux grands types d'interprétation référentielle. Le premier s'obtient par la réalisation d'un synonyme lexical :

- 63. casser son verre de montre : mourir
- 64. couper le sifflet à qqn : interrompre qqn
- 65. porter la culotte : commander
- 66. avoir la dalle : avoir faim¹¹

Dans ce cas la locution familière ne semble être qu'une variante d'un item lexical. En ceci elle constituerait une autre manière de dire le même. La figuration du référent qu'elle construit fournit alors la justification du recours par le locuteur au registre familier.

Peut-on parler pour autant de synonymie entre le standard et le familier ? Si *casser son verre de montre* s'interprète par "mourir", on peut en inférer que la locution est un synonyme du verbe *mourir*. Toutefois un certain nombre d'éléments viennent bloquer la relation. En premier, si l'on peut dire que

¹¹ Nous considérerons les séquences à verbes supports comme des lexèmes composés

casser son verre de montre signifie "mourir", la réciproque n'est pas vraie : *mourir* ne s'interprétera pas par "casser son verre de montre". Ajouter une clause métalinguistique du type *en langage familier* ne produirait pas pour autant un énoncé admissible :

- 67. **mourir* signifie en langage familier "casser son verre de montre"

En revanche, et contrairement à ce que l'on observe pour le vocabulaire familier (Petit 1998a), la définition du synonyme standard peut fournir un interprétant à celle-ci :

- 68. **casser son verre de montre* signifie "cesser de vivre" (def. de *mourir*)
- 69. **porter la culotte* signifie "exercer son autorité sur qqn ne lui dictant sa conduite" (def. de *commander*)
- 70. *couper le sifflet à qqn* signifie "couper la parole à qqn" (def. de *interrompre qqn*)
- 71. *mettre qqch au clou* signifie "mettre qqch en gage" (def. de *gager*)

Certaines locutions familières en position de synonymes expriment en le déplaçant localement, (en le figurant) le contenu définitionnel des unités standards qui leur servent d'interprétants.

Les locutions familières ne fonctionnent pas comme dénominations¹². Elle ne peuvent satisfaire aux tests de reconnaissance usuellement utilisés :

- X est l'étiquette linguistique d'un x qui W
- un x qui W s'appelle un X

où W exprime des propriétés objectales, définitoires, exprimables éventuellement sous la forme de Conditions Nécessaires et Suffisantes. Ainsi on ne dira pas :

- 72. (*casser son verre de montre, couper le sifflet à qqn, porter la culotte, avoir la dalle*) est l'étiquette linguistique d'un procès, d'un état qui consiste à W
- 73. un procès, un état qui consiste à W s'appelle (*casser son verre de montre, couper le sifflet à qqn, porter la culotte, avoir la dalle*)

dans la mesure où les segments de réalités indexés par ces locutions possèdent déjà une étiquette statutaire dans la langue. : *mourir, interrompre* (qqn), *commander, avoir faim*, lesquelles satisfont déjà aux tests précités. Si la locution familière réfère, c'est par transitivité, c'est-à-dire par l'intermédiaire et au travers d'un lexème préexistant et dénominatif.

Le second grand type de locutions familières est constitué de séquences qui ne se laissent pas gloser par un lexème unique :

- 74. manger les pissenlits par la racine : être mort
- 75. crever la dalle : avoir très faim, mourir de faim
- 76. avoir la crève : être très malade
- 77. attraper la crève : attraper un bon (rhume, grippe, pharyngite)
- 78. être gros comme un cochon : être très gros

Elles s'interprètent soit par un aspect du verbe (*être mort*), soit par une modalisation (*avoir très faim, être très gros, attraper un bon rhume...*) ou une autre locution (*mourir de faim*). Elles indexent un référent qui n'est pas déjà pris en charge par une unité lexicale. En ceci elles possèdent une référence qui leur est propre et qui les dispense d'accomplir leur fonction par transitivité, contrairement aux précédentes.

Ces locutions indexent un référent non catégorisé ailleurs et qu'elles servent à dénommer. Ainsi l'on peut dire :

- 79. (*manger les pissenlits par la racine, crever la dalle, avoir la crève, attraper la crève, être gros comme un cochon*) est l'étiquette linguistique d'un procès, d'un état qui consiste à W
- 80. un procès, un état qui consiste à W s'appelle (*manger les pissenlits par la racine, crever la dalle, avoir la crève, attraper la crève, être gros comme un cochon*)¹³

¹² Pour l'application du concept de dénomination aux verbes, voir Petit 1998c (à par.)

¹³ Cf. également la citation de V.Hugo dans le Petit Robert à l'article *pissenlit* : "être mort, ça s'appelle *manger les pissenlits par la racine*"

Ces locutions familières fournissent un substitut dénominatif au lexique. Elles viennent pointer des référents catégorisables mais non catégorisés. Pour être précis la catégorisation s'opère non au niveau de la langue, le lexique standard, mais dans et par le registre familier. Pour cette raison, il serait plus juste de spécifier le test de dénomination dans ce registre (*être l'étiquette linguistique familière ; s'appelle dans la langue familière*). Le familier n'est donc pas qu'un registre, il est également une procédure de suturation des lacunes du standard.

Sur le plan catégoriel, les locutions qui expriment une modalisation identifient un référent déviant relativement à celui repéré en standard. Par là même elles participent à la construction de la normalité induite par le standard. Ainsi : la faim, la maladie que l'on attrape (rhume, grippe, pharyngite...), ou la grosseur corporelle, telles qu'elles sont identifiées et construites par les lexèmes *faim*, *maladie*, *grosseur*, s'inscrivent comme prototypes d'une catégorie. Ces prototypes prévoient un degré d'ampleur moyen au-delà duquel l'indexation peut être prise en charge syntagmatiquement par une périphrase, ou lexicalement par une locution familière. C'est dire qu'un locuteur qui ne maîtriserait que le registre standard serait incapable de référer lexicalement (puisque les locutions appartiennent au lexique) à certaines réalités.

Réciproquement, le figement construit, pour certaines locutions qui admettent une interprétation partiellement compositionnelle, la signification locutionnaire de l'item codé qu'elle contiennent. Ainsi *crève*, *dalle*, *châtaigne* acquièrent leur signification familière de "maladie", "faim", "coup de poing" dans le contexte des locutions qui les contiennent. Si elles suturent des lacunes du lexique, les locutions familières contribuent également à enrichir la signification lexicales des unités qu'elles instancient.

Pour conclure

De ce trop bref exposé, nous rappellerons en conclusion les questions que les locutions familières posent d'une part au lexique, et au domaine standard de l'autre.

Dans leur relation au lexique et notamment au lexème, les locutions familières :

- sont massivement inattestables dans l'unicité, du fait de leur lemme stratifié. Elles constituent un matériau qui se lexicalise dans la variation et non dans la fixation
- pointent, pour certaines d'entre elles, du fait de leur signifié référentiel, l'incomplétude du système lexical standard
- esquissent, par leur signifié mémoriel, un tableau du référent qui ne permet pas la dénotation mais l'épanouissement du sens dans la conceptualisation trivialisante et lexicalisée. La locution familière est un lieu d'impertinence, en même temps qu'un espace de jouissance du sens et de la langue.

Dans ses relations au registre standard, le familier :

- n'apparaît pas comme une simple variante stylistique, un espace de relâchement
- est une procédure d'indexation et de suturation de lacunes repérables au niveau standard
- est un lieu privilégié de métaphorisation lexicalisée du réel dans un but ludique (jouir du sens, subvertir la signification)
- est une procédure de construction des conditions d'efficacité du standard (esquisse de la normalité du standard)

Références

Dubois J. et Dubois Cl. 1971 *Introduction à la lexicographie* : le dictionnaire, Larousse, Paris

- Fiala P., Lafon P., Piguët M.-F. ed. 1995 *La locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique*, Publications de l'INaLF, collection "Saint-Cloud", Klincksieck, Paris discours, Cahiers du français contemporain n°2, Didier Érudition, Paris
- Gross G. 1996 *Les expressions figées en français, noms composés et autres locutions*, Ophrys, Paris
- Gross M. 1988a "Sur les phrases figées complexes du français", *Langue française* n°77, Larousse, Paris
- Gross M. 1988b "Les limites de la phrase figée", *Langages* n°90, Larousse, Paris
- Martins-Baltar M. ed. 1995 *La locution en discours*, Cahiers du français contemporain n°2, Didier Érudition, Paris
- Mejri S. 1994 "Séquences figées et expression de l'intensité", *les Cahiers de Lexicologie* Vol LXV 1994-II, INaLF-CNRS, Didier Érudition, Paris.
- Mejri S. 1997 *Le figement lexical*, Publication de la Faculté des Lettres de la Manouba, Tunis
- Petit G. 1998a (à paraître) "Approche lexicale et sémantique du vocabulaire familier", *les Cahiers de Lexicologie*, INaLF-CNRS, Didier Érudition, Paris.
- Petit G. (1998b) (à paraître) "Un phénomène d'hybridation sémantique et sémiotique, les noms familiers", *Le français moderne*, CILF, Paris
- Petit G. (1998c) (à paraître) "Dénomination et lexique"
- Rey-Debove J. 1971 *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains*, Mouton, La Haye
- Le Petit Robert alphabétique et analogique de la langue française*, Éditions Le Robert 1993, 1995, Paris.

Remarques sur la structuration sémiotique des locutions familières

CHAMPIGNON [...] *Fam.* (1934). Pédale d'accélérateur (à l'origine, tige surmontée d'un chapeau). *Appuyer sur le champignon* : accélérer.

COMPRENETTE [...] *Fam.* Faculté de comprendre. **V. Compréhension.** *Il a la comprenette un peu dure.*

CAISSE [...] *Pop.* Poitrine. *Partir de la caisse* : être tuberculeux.

CIGARE [...] *Pop.* Tête. *Prendre un coup sur le cigare.*

CURÉ [...] *Bouffer du curé* : être anticlérical.

- 1. recevoir, donner un coup sur le cigare, le citron, la citrouille, la cafetière, le cassis...
- 2. il a la comprenette (un peu) difficile
- 3. être dans le caca
- 4. traîner une casserole
- 5. parler chiffons
- 6. être un cataplasme
- 7. avoir le casque
- 8. tenir le coup
- 9. faire un brin de causette
- 10. se faire traiter de charogne
- 11. casser les pieds
- 12. en avoir sa claque
- 13. faire un brin de causette (avec qqn)
- 14. se faire traiter de charogne (par qqn)
- 15. casser les pieds (à qqn)
- 16. en avoir sa claque (de qqn, de qqch)
- 17. Marie et Nicolas ont fait un brin de causette
- 18. je me suis fait traiter de charogne
- 19. Marie a fait un brin de causette avec Nicolas
- 20. je me suis fait traiter de charogne par Paul
- 21. il me casse les pieds / il casse les pieds de sa soeur
- 22. (de) Paul, j'en ai ma claque / j'en ai ma claque de Paul
- 23. **être** (complètement, totalement, vraiment, bien) **dans** (le, un beau, un sacré) **caca** (complet, jusqu'au cou)
- 24. **traîner une** (vraie, sacrée, superbe) **casserole**
- 25. (ne) **parler** (à longueur de temps, toute la journée) (que) **chiffons** (à longueur de temps...)
- 26. **être un** (vrai, sacré, authentique) **cataplasme**
- 27. **avoir** (le, un sacré, vrai) **casque**
- 28. (bien) **tenir le coup** (longtemps)
- 29. **manger les pissenlits par la racine** (depuis 10 ans)
- 30. traîner une W casserole
- 31. tenir W le coup

- 32. appuyer sur le champignon
- 33. ne pas avoir un poil sur le caillou
- 34. en rester sur le cul
- 35. ne plus tenir sur ses cannes
- 36. avoir un coeur d'artichaut
- 37. se la couler douce
- 38. se crêper le chignon
- 39. attraper la crève
- 40. (prendre, recevoir, donner, mettre) un coup sur (la, le) (cafetière, carafe, citron, citrouille, coloquinte, ciboulot, cigare, carafon, caillou) (à qqn)
- 41. [(en) tomber, (en) être, (en) rester] sur le cul
- 42. pédaler dans (la, le) (choucroute, semoule, yaourt)
- 43. manger les pissenlits par la racine : "être mort"
- 44. péter plus haut que son cul : "être prétentieux"
- 45. recevoir un coup sur la cafetière : "recevoir un coup sur la tête"
- 46. crever la dalle : "mourir, crever de faim"
- 47. être sale comme un cochon : "être très sale"
- 48. personne qui mètre
- 49. employé d'un architecte ou d'un entrepreneur, chargé de s'assurer de l'état d'avancement des travaux par la mesure des éléments réalisés
- 50. tomber sur le cul
- 51. manger les pissenlits par la racine
- 52. "être très étonné"
- 53. "être mort"
- 54. passer l'arme à gauche
- 55. avaler son bulletin de naissance
- 56. casser sa pipe
- 57. recevoir un coup sur la cafetière
- 58. casser son verre de montre
- 59. passer l'arme à gauche
- 60. être sale comme un cochon
- 61. avaler son bulletin de naissance
- 62. gros comme un cochon
- 63. casser son verre de montre : mourir
- 64. couper le sifflet à qqn : interrompre qqn
- 65. porter la culotte : commander
- 66. avoir la dalle : avoir faim¹⁴
- 67. *mourir signifie en langage familier "casser son verre de montre"
- 68. *casser son verre de montre signifie "cesser de vivre" (def. de mourir)
- 69. *porter la culotte signifie "exercer son autorité sur qqn ne lui dictant sa conduite" (def. de commander)
- 70. couper le sifflet à qqn signifie "couper la parole à qqn" (def. de interrompre qqn)
- 71. mettre qqch au clou signifie "mettre qqch en gage" (def. de gager)
- 72. (casser son verre de montre, couper le sifflet à qqn, porter la culotte, avoir la dalle) est l'étiquette linguistique d'un procès, d'un état qui consiste à W
- 73. un procès, un état qui consiste à W s'appelle (casser son verre de montre, couper le sifflet à qqn, porter la culotte, avoir la dalle)
- 74. manger les pissenlits par la racine : être mort
- 75. crever la dalle : avoir très faim, mourir de faim
- 76. avoir la crève : être très malade

¹⁴

Nous considérerons les séquences à verbes supports comme des lexèmes composés

- 77. attraper la crève : attraper un bon (rhume, grippe, pharyngite)
- 78. être gros comme un cochon : être très gros
- 79. (*manger les pissenlits par la racine, crever la dalle, avoir la crève, attraper la crève, être gros comme un cochon*) est l'étiquette linguistique d'un procès, d'un état qui consiste à W
- 80. un procès, un état qui consiste à W s'appelle (*manger les pissenlits par la racine, crever la dalle, avoir la crève, attraper la crève, être gros comme un cochon*)¹⁵

¹⁵ Cf. également la citation de V.Hugo dans le Petit Robert à l'article *pissenlit* : "être mort, ça s'appelle *manger les pissenlits par la racine*"

1. *fumer la moquette*

SN [+hum]	fumer la moquette
-----------	-------------------

2. *crever la dalle*

SN	AVOIR	W	(la) dalle	W
[+a]	- avoir			
]	- crever			

3. *recevoir un coup sur la cafetière*

SN [±animé]	DONNER	à N [+animé]	un	W	coup	W	sur	LE	TÊTE
	- donner							- le	- cafetière
	- mettre							- la	- carafe
	- envoyer								- citron
	- fiche								- citrouille
	- foutre								- coloquinte
	- balancer								- ciboulot
SN [+animé]	RECEVOIR	[NÉANT]							- cigare
	- recevoir								- carafon
	- (se) prendre								- caillou
	- se manger								

4. *en être sur le cul*

SN	(en)	ÊTRE	W	sur	LE	FESSE
[+h]		- être			- le	- fesses
		- rester			- les	- cul
		- tomber				

5. *pédaler dans la choucroute*

S	pédaler	W	dans	LE	choucroute
[- la	semoule
]				- le	yaourt

6. *être X comme un cochon*

SN [+an]	ÊTRE	GROS	- comme un cochon
	- être	- gros	(comme une baleine)
	- devenir	- gras	(comme un porc)
	- rester		
	- demeurer		

	SALE	- comme un porc
	SAOUL	- comme un N [+ethnonyme]

Matrices sémantiques générées par la reformulation familière de *tête*

- 1. [+forme arrondie] [+rigidité] [-masse] : *cloche*
- 2. [+forme arrondie] [+rigidité] [+masse] [+dimension] : *citrouille, coloquinte*
- 3. [+forme arrondie] [+rigidité] [+masse] [-dimension] : *cassis, citron, caillou*
- 4. [+forme arrondie] [+rigidité] [+masse] [-dimension] [+partie] : *caillou, caboche*
- 5. [+forme arrondie] [+rigidité] [+masse] [-dimension] [+extrémité] : *ciboulot*
- 6. [+forme arrondie] [+rigidité] [+vide] [-dimension] [+contenant] [+contenu]:
cafetière, carafe, carafon, tirelire
- 7. [+rigidité] [+masse] [-dimension] [+extrémité] : *cigare*